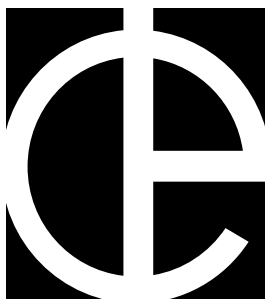


Les pratiques de l'Approche Narrative

Tout le catalogue sur



InterEditions.com
Des livres qui vous veulent du bien

■ Sous la coordination
de Pierre Blanc-Sahnoun

Les pratiques de l'Approche Narrative

*Des récits multicolores
pour des vies renouvelées*

*Avec la collaboration de Dr. Julien Betbèze,
Dr. Françoise Ceccato, Martine Compagnon,
Charlotte Crettenand, Laurence d'Andlau,
Bertrand Hénot, Sylvie Jaouen, Alexandre Kamp,
Florence Lautrédou, Laure Maurin, Luc Pouyanne,
Laure Romanetti, Dina Scherrer,
Rodolphe Soullignac, Catherine Vérilhac*

 **InterEditions**

DU MÊME AUTEUR

Mobiliser toutes les facettes de sa personnalité – Gérer votre « entreprise intérieure » comme un bon manager, InterEditions, 2003

L'art de coacher – Méthode, cas pratiques et outils, 3^e édition, InterEditions, 2014

Comprendre et pratiquer l'approche narrative – Concepts fondamentaux et cas expliqués, en collaboration avec Béatrice Dameron, InterEditions, 2009

Photo de couverture : © artnovielysa-fotolia.com

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



© InterEditions, 2017

InterEditions est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-7296-1683-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Introduction. L'approche narrative : une révolution dans les pratiques d'accompagnement <i>Par Dr Julien Betbèze</i>	1
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---

Première partie

QUELQUES IDÉES CENTRALES SUR LES PRATIQUES NARRATIVES

1. COMMENT LE LANGAGE COLONISE NOS PENSÉES <i>Par Laure Romanetti</i>	9
2. DE MILTON ERICKSON À MICHAEL WHITE : LE CORPS AU CENTRE DE LA THÉRAPIE <i>Par Dr Julien Betbèze</i>	25
3. « L'ŒIL D'AMOUR » – ON DEVIENT DES GENS GRÂCE À D'AUTRES GENS <i>Par Dina Scherrer</i>	47

Deuxième partie

PRATIQUER L'APPROCHE NARRATIVE EN THÉRAPIE

4. LES PLANCHES NARRATIVES : UN OUTIL POUR LA THÉRAPIE DE COUPLE <i>Par Rodolphe Soullignac</i>	69
5. APPROCHE NARRATIVE ET HYPNOSE ERICKSONIENNE : UNE ARTICULATION POSSIBLE <i>Par Sylvie Jaouen et Alexandre Kamp</i>	81

6. À LA RENCONTRE DES FAMILLES EN THÉRAPIE :
PROMOUVOIR LA SOLIDARITÉ FACE AU PROBLÈME
Par Charlotte Crettenand 89
7. PETER PAN, LE PETIT PRINCE ET L'APPROCHE NARRATIVE
Par Laure Maurin 107

Troisième partie

PRATIQUER L'APPROCHE NARRATIVE EN COACHING

8. GRAINES NARRATIVES POUR GRAINES D'ENTREPRENEURS
Par Luc Pouyanne 123
9. CONVERSATIONS AUTOUR DE LA CONFIANCE EN SOI
Par Laurence d'Andlau 141
10. LA DOCUMENTATION NARRATIVE :
SOUTENIR L'HISTOIRE PRÉFÉRÉE POUR ÉTAYER LE CHANGEMENT
Par Catherine Vêrilhac 169

Quatrième partie

PRATIQUER L'APPROCHE NARRATIVE EN CRÉATIVITÉ

11. INSPIRATION ET RENOUVEAU :
L'APPROCHE NARRATIVE POUR RÉINVENTER SA VIE
Par Florence Lautrédou 191
12. CONTER COMPTE-T-IL ?
DE L'INFLUENCE PAR LE CONTE, SUPPORT NARRATIF PRIVILÉGIÉ
Par Martine Compagnon 203

Cinquième Partie

**PRATIQUER L'APPROCHE NARRATIVE EN TRAVAIL
MÉDICO-SOCIAL**

13. DES IDÉES VIVANTES EN PROTECTION DE L'ENFANCE
Par Bertrand Hénot 213
14. LES AVENTURES D'UNE PÉDIATRE NARRATIVE
Par Dr Françoise Ceccato 235

Conclusion	253
Épilogue	257
Si vous souhaitez en savoir plus sur les pratiques narratives.....	261
Les contributeurs	263

Introduction

*L'approche narrative :
une révolution dans les pratiques d'accompagnement*

Par Dr Julien Betbèze

QUE S'EST-IL PASSÉ ENTRE 1990 ET 2003, date de la première traduction du livre de Michael White et David Epston, *Les Moyens Narratifs au service de la Thérapie*, publié aux éditions Satas ? Nous nous proposons de commenter deux dates significatives pour comprendre la période ayant précédé la publication de ce livre. Le premier choc culturel ayant préparé l'arrivée du narratif en France a eu lieu à travers l'approche centrée solution. Pour la première fois, Steve de Shazer était invité à Paris en mars 1990 par Marie-Christine Cabier pour un séminaire de deux jours à l'Hôpital Esquirol. Cette première venue de Steve de Shazer à Paris a constitué, pour un certain nombre de thérapeutes ericksoniens et de thérapeutes familiaux, un véritable choc culturel. Lorsque Steve de Shazer annonçait de la manière la plus simple qu'il n'y avait aucun rapport entre l'espace des problèmes et l'espace des solutions, ce renversement épistémologique, même chez de nombreux thérapeutes formés en systémie, a eu un effet sidérant devant la radicalité du propos : ce n'est qu'à partir des solutions que les problèmes peuvent faire sens. Ce renversement épistémologique va préparer le terrain à la réception du travail de Michael White et David Epston, marqué également par des questionnements visant à dissoudre les problèmes par la construction d'histoires alternatives.

Dans mon trajet personnel, celui d'un ericksonien formé par Jean Gaudin à l'institut Milton Erickson de Paris, ce bond épistémologique m'a permis de comprendre que, derrière ce procédé technique et de questionnement, existait une vision anthropologique et novatrice qui déconstruisait la psychopathologie classique à laquelle j'avais été formé. Le chemin était ouvert pour retrouver le sens innovant de la psychologie populaire, où chaque être humain est considéré dans son humanité, dans ses intentions, dans sa vie relationnelle et sociale, et non pas réduit à un individu structuré par la psychopathologie. Comprendre les problèmes à partir des solutions, c'est saisir que les histoires de survie dans lesquelles les personnes qui souffrent sont enfermées n'ont de sens qu'à partir d'histoires de vie avec lesquelles elles sont en connexion via des traces de vie. Nous pouvons donc remercier Steve de Shazer d'avoir préparé la culture française à l'arrivée de l'approche narrative. Par la suite, d'autres praticiens orientés solution sont venus en France : Bill O'Hanlon en 1990 à Saint-Étienne à l'invitation de Reynaldo Perrone, et Anna Luco. Ils ont évoqué le cousinage qui existait entre cette approche et l'approche narrative. C'est devant la richesse de cette conceptualisation orientée solution qu'un petit groupe, sous l'impulsion de Jérôme Taillandier, a pris la décision de traduire un livre de ce courant centré sur l'approche collaborative en 1995.

Pendant ces années, Steve de Shazer, au cours de différents séminaires, a évoqué ses différences et ses points communs avec le travail de White, en particulier autour de la notion d'exception. Cette année marque également la publication d'un livre majeur en thérapie familiale, *Panorama des thérapies familiales*, sous la direction de Mony Elkaïm, livre remarquable en tout point par sa clarté, la précision de ses analyses, et qui possède un chapitre de Jeffrey L. Zimmerman et Victoria C. Dickerson intitulé « *Narration en psychothérapie : le travail de Michael White* ». Dans cet article, les clients étant invités « à considérer les événements qui se développent avec le temps dans le contexte de leurs préférences personnelles ainsi que leurs propres intentions et système de valeur ». Ce texte présente l'importance de la signification pour toute expérience. Il établit un lien entre le paysage

de l'intention et de l'action. L'auteur fait également référence au livre de Stephen Gilligan, *Therapeutic Conversation*, dans lequel les travaux de Steve de Shazer et Michael White sont comparés. Avec un certain nombre de collègues de l'Institut Milton Erickson de Nantes¹ formés à l'approche centrée solution, nous nous sommes rapidement intéressés à ce que pouvait amener la thérapie narrative en termes d'élargissement du travail centré solution, dans la dimension sociale, et dans celle des significations. Il nous paraissait important, en particulier lorsque l'on travaillait avec des patients chroniques, de pouvoir déconstruire le contexte social qui favorisait ce type de souffrance. On ne peut pas comprendre l'épidémie d'anorexie sans remettre en cause les modèles sociaux de contrôle et de maigreur concernant le corps des femmes, omniprésents dans la presse féminine.

Après ce premier article majeur, l'intérêt des revues de thérapie familiale pour l'approche narrative a commencé à se faire sentir. La publication de l'article de Mary Sykes Wylie sur la méthode narrative de Michael White, « L'Obstination de l'Orpailleur » présente les conversations externalisantes, et montre comment Michael White a aidé une jeune femme à penser à son anorexie mentale comme à des forces hostiles extérieures à sa vie, n'appartenant nullement à sa nature ni à sa personnalité.

« Quand vous buviez le cappuccino, qui avait le dessus ? Vous ou l'anorexie et la haine de soi ? »

Dans cet article, l'auteur, reprenant la métaphore de la transe indique : *« Le travail de Michael White pourrait être décrit en termes de thérapie ericksonienne comme brisant la transe imposée à l'individu par les puissantes forces de l'histoire et de la culture. Il s'intéresse beaucoup à la vie des gens, et recherche des tissus sains, les anticorps protecteurs. Pour lui, la vie présente des gens ne peut se réduire à des diagnostics, trop rigides et étriés pour contenir les capacités étonnantes que révèlent leurs histoires. »*²

1. Wilfried Martineau, Alain Vallée, Éric Bardot, cf. *Les Approches Collaboratives en Thérapie*, sous la direction de Béatrice Dameron et Catherine Besnard-Peron, Satas, 2013.

2. *Thérapies familiales*, n° 3, 1998.

En 1999, paraît un nouvel article sur l'approche narrative de Allan Wade intitulé «Petits actes de la vie : une résistance quotidienne à la violence et aux autres formes d'oppression». Il parle des thérapies brèves narratives, en soulignant la présence de résistance dans tout contexte violent. Cet article a été traduit par Marie-Christine Cabié ; c'est elle qui, en France avec Luc Isebaert, a introduit l'approche centrée solution.¹

Enfin, dans un numéro des *Cahiers critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de réseaux*², est publié un texte majeur de Michael White, «Thérapie et Déconstruction».

C'est donc dans une ambiance de thérapie systémique centrée sur les compétences et sur les courants ericksoniens que se sont développés les premiers échanges ayant permis l'arrivée de l'approche narrative dans notre culture.

Je me rappelle de discussions avec Jean-François Bourse, lors desquelles nous manifestions notre plus vif intérêt pour que le livre, *Les Moyens Narratifs au service de la Thérapie*, de Michael White et David Epston³ soit traduit, ce que fit ce médecin-acupuncteur hypnothérapeute orientée solution. Qu'il en soit remercié.

Avec la traduction de ce livre, une nouvelle étape fut franchie dans la reconnaissance de l'approche narrative comme apport essentiel à la déconstruction des discours identitaires. La qualité de la traduction a entraîné, à partir de ce moment, un intérêt croissant pour le questionnement narratif dans la création d'histoires alternatives.

C'est dans ce contexte que Michael White vint pour la première fois en France en 2004, à l'invitation de Nicolas de Beer et Isabelle Laplante, qui travaillaient déjà dans l'orientation solution. La psychothérapie peut être reconnaissante envers le monde du coaching, car c'est une structure de formation pour coachs qui a invité Michael White, tandis que les courants de thérapie familiale, malgré les

1. M.-C. Cabié, L. Isebaert, *Pour une Thérapie Brève*, Eres, 1997.

2. *Cahiers critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de réseaux*, n° 19, sous la direction de E. Goldbeter-Merinfel, 1998.

3. M. White, D. Epston, *Les Moyens Narratifs au service de la Thérapie*, Traduction par J.-F. Bourse, Satas, 2003.

traductions, restaient chacun organisés autour de leur propre vision. Je me souviens de ma surprise, lorsque j'appris de la bouche du responsable des éditions Satas, la venue prochaine de Michael White à Paris. C'était un séminaire organisé en 2004 par Mediat Coaching. Aucune information n'avait filtré dans le monde de la psychiatrie et de la psychothérapie. À cette époque, je ne connaissais pas le monde du coaching et avais surtout lu de nombreuses critiques à ce sujet, surtout en matière de normalisation. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un monde vivant, pluriel, intéressé par l'individu, avec une grande capacité à prendre du recul dans les missions confiées. Ma deuxième surprise fut de percevoir l'aspect non violent et critique de la pensée de Michael White, centrée sur l'utilisation de métaphores collaboratives. Ce fut une excellente nouvelle, car j'avais lu quelques textes d'orientation narrative qui me semblaient trop pris dans des images de combat, avec des risques de glissement vers une vision essentialiste de la vérité.

Dès cette période, des séminaires furent organisés à Nantes pour intéresser les futurs psychiatres à cette approche. Leur accueil s'est montré chaleureux, chacun comprenant l'apport majeur de cette œuvre pour repenser les soins à l'hôpital, mais aussi la psychothérapie. La perception par chacun de l'importance de cette dimension éthique associée à des changements rapides a amené de plus en plus de thérapeutes issus du monde psychiatrique et psychologique à se former à cette approche.

Dès le début du ^{xxi}^e siècle, tout était prêt pour que la réception de la thérapie narrative puisse se faire dans les meilleures conditions possibles. Malgré le décès de Michael White en 2008, qui aurait pu se traduire par un tassement de l'évolution du narratif en France, cette nouvelle pratique a continué à se développer, en France, mais aussi en Suisse et en Belgique, sous l'impulsion d'une communauté narrative francophone vivante.

La venue de David Epston en 2012 et 2014 à l'invitation de la Fabrique Narrative a permis à cette communauté d'approfondir une créativité présente depuis le départ.

La bienveillance et la qualité humaine des formateurs étrangers que nous avons accueillis en France a été remarquable. Tous ces

formateurs semblaient au service d'une humanité plus ouverte, où chacun parle et écoute à partir de sa place. La richesse et la vitalité de cette communauté francophone est une façon d'honorer la mémoire de Michael White et la meilleure nouvelle qui puisse arriver en France, pour remettre au centre de la politique l'importance des processus coopératifs.

Partie

I

QUELQUES IDÉES
CENTRALES SUR
LES PRATIQUES
NARRATIVES

1

COMMENT LE LANGAGE COLONISE NOS PENSÉES

Par Laure Romanetti

SUR LA TERRE, les humains communiquent les uns avec les autres grâce, entre autres, au langage : il y existerait plus de 7 000 langues¹. Par conséquent, une part importante de ce que nous savons des autres et du monde vient à nous à travers ce langage et plus particulièrement notre langue maternelle, car elle nous est inculquée dès notre naissance. Alors que nous grandissons, celle-ci prend de plus en plus d'importance, particulièrement lorsque que nous intégrons le monde de l'éducation.

LA LANGUE FORMATE LA PENSÉE

Nous savons depuis très longtemps que, afin d'utiliser notre langue maternelle correctement, nous devons nous plier à un certain nombre de codes – grammaticaux et orthographiques – par exemple. L'encodage du monde qui nous entoure passe par ces codes et nous sommes de plus en plus nombreux – linguistes,

1. J'applique ici les définitions de *langue* et *langage* d'Edwige Khaznadar : le « langage » est l'usage que nous faisons de la « langue » (Khaznadar, 2015).

sociologues, philosophes, psychologues – à penser que leur utilisation, répétitive et quotidienne, n'est pas anodine.

Nous savons aussi, mais depuis moins longtemps et grâce à un nombre grandissant d'études empiriques réalisées dans des laboratoires de psychologie cognitive à travers le monde, que notre langue maternelle formate nos pensées. Le résultat de ces recherches est fascinant et apporte une eau nouvelle au moulin de différentes disciplines telles que le droit, la politique, l'éducation et bien entendu le monde des thérapies cognitives et comportementales, sans oublier, bien sûr, la thérapie narrative.

Les ^{xx}e et ^{xxi}e siècles ont vu des déplacements de populations comme il y en avait probablement peu eu jusqu'alors, ne serait-ce qu'à cause de l'explosion démographique qu'a connue la Terre récemment. Que ces déplacements aient été choisis ou subis n'est pas la question qui nous préoccupe ici. En revanche, il est intéressant de noter que, pour communiquer, les migrants ont dû apprendre une deuxième, voire troisième ou quatrième langue. Ces migrants se sont positionnés, de fait, en dehors de leur territoire géographique et langagier.

Les multilingues comprennent souvent, intuitivement parfois, à quel point le langage des autres leur permet de pénétrer leurs univers. Le philosophe roumain Emil Corian disait très justement : « nous n'habitons pas un pays, nous habitons une langue » (1987, p. 21). Les monolingues, par définition étrangers à ces expériences, ont longtemps accusé les bilingues de schizophrénie, car ils sentaient eux aussi que le fait de parler une autre langue avait le pouvoir de transformer les personnes. Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là, nous voyons désormais apparaître des études effectuées précisément sur des personnes bilingues, non pas pour questionner leur santé mentale, mais pour voir ce qu'elles peuvent nous aider à comprendre sur nos relations avec nos langues maternelles. Une façon simple et sans doute efficace d'étudier ces phénomènes est de passer par la traduction.

Dans cet article, et dans un premier temps, nous commencerons par étudier un exemple de traduction. David Epston, créateur avec Michael White de la thérapie narrative m'a très généreusement

invitée à utiliser des transcriptions de ses conversations thérapeutiques et m'a encouragé à les traduire. Il faut savoir que le monde de la traduction a beaucoup évolué ces dernières années, grâce notamment, aux travaux d'éminents universitaires comme Homi Babah, Antony Pym, Gayatri Spivak, Umberto Eco et les frères Campos, ou dans le monde de la thérapie narrative grâce aux travaux de Marcela Polanco. Je m'intéresserai plus particulièrement aux traductions dites «équivalentes» et «culturelles» dont je donnerai les définitions plus loin.

Dans un deuxième temps, je tenterai une analyse critique de discours ou CDA¹ mise en évidence par la pratique traductologique.

Dans un troisième temps, je tenterai d'expliquer pourquoi il est à mon avis primordial, pour nous, thérapeutes narratifs, entre autres, de tenir compte de ce que le CDA aura permis de mettre en évidence.

Finalement, nous nous arrêterons un moment sur la question-titre de cet article : comment le langage colonise nos pensées avant de conclure.

TRADUCTION LITTÉRALE, ÉQUIVALENTE OU CULTURELLE ?

La traductologie, en tant que discipline, est entrée à l'université il y a peu de temps car, jusqu'au siècle dernier, il était de bon ton de ne pas tenir compte des traducteurs – souvent d'ailleurs des traductrices – leur travail de traduction devant être le plus invisible possible, l'important étant l'auteur traduit et son œuvre. José Santaemilla dans *Feminist Translating : on Women, Theory and Practice* (2008) écrit : « Il existe une association historique importante entre les femmes et la traduction de part le fait que – supposément – elles partagent des traits de caractère communs tels que la soumission, la modestie, l'effacement de soi [...]. Les femmes, dans le passé, ont contribué massivement à ce que nous considérons être aujourd'hui

1. *Critical Discourse Analysis*, méthode mise en place par le chercheur Van Dyke.

notre patrimoine culturel et littéraire, mais leur contribution a été négligée, voire tue.» (p. 65¹)

Le post-modernisme, le nouveau millénaire, les intellectuels et intellectuelles issu-e-s des pays émergents ont permis la déconstruction de ces théories anciennes, de plus en plus considérées comme caduques, et par conséquent contestées. Quelles étaient les pratiques de traductions encouragées jusqu'alors et où en sommes-nous aujourd'hui ? Il serait bon, ici, de rappeler quelques définitions.

On a longtemps parlé de traduction *littérale* : un mot dans une langue peut être traduit par le « même² » mot dans une autre langue ; par exemple, « deux » en français va donner « two » en anglais ou « dos » en espagnol.

Plus tard au xx^e siècle, sont venues les traductions *équivalentes* : un mot dans une langue ne peut pas être traduit littéralement, on cherche alors la meilleure équivalence possible à ce mot. Chaque traducteur ou traductrice choisira ce mot dit « équivalent » en fonction de son histoire personnelle, d'où l'idée qu'il existe autant de traductions possibles qu'il y a de traducteurs et traductrices.

Finalement, ce siècle a vu apparaître les traductions *culturelles*. Dans ce cas de figure, le traducteur ou la traductrice choisit délibérément un ou plusieurs mots qui s'écartent volontairement du texte à traduire – dit texte original – profitant de l'occasion pour dénoncer ce qui lui semble être une injustice. En travaillant ainsi, ces traducteurs et traductrices favorisent l'intervention humaine dans leur travail puisqu'ils et elles ne croient pas à l'invisibilité de leur rôle. La traduction n'est plus la production de textes uniquement, elle devient un terrain d'expression. Nous verrons un exemple de ce type de travail dans la traduction d'un extrait de conversations entre David Epston, Jenny et Serena, un peu plus loin dans cet article.

1. Texte original : « *There has been persistent historical association between women and translation, due to the fact that both – allegedly – share traits like submissiveness, self-effacement or modesty. [...] Women in the past have greatly contributed to what we can label as our literary or cultural tradition, but their contribution has remained muted or neglected.* » (p. 65)

2. J'utilise les guillemets parce que je ne crois pas à la possibilité de traductions littérales.

TRADUCTION LITTÉRALE :
UN EXEMPLE DE SEXISME ORDINAIRE

La langue française qui nous intéresse ici est notoirement compliquée. Les étudiants et étudiantes – anglophones par exemple – de Français Langue Étrangère (FLE) sont souvent étonné-e-s face à l'utilisation que nous faisons des genres¹. Les choses sont particulièrement étranges lorsque l'on quitte le domaine des inanimés (comme chemise ou chemisier) pour rejoindre le domaine des êtres vivants. Prenons donc l'exemple d'une conversation thérapeutique ayant eu lieu à Auckland en Nouvelle-Zélande, entre David Epston et Jenny, la maman de Serena, une pré-adolescente dont le problème dominant² gâche la vie de toute sa famille, d'où cet entretien. Cette conversation n'a pas été publiée, elle a été écrite par David Epston qui lui a donné le titre « *I am sick of the Problem's dirty tricks* » traduit en français par mes soins par « J'en ai marre des sales tours que me joue ce Problème ». À ce moment de leur conversation, David s'adresse à Serena :

Texte original :

David: *Your talents, abilities and what your **friends** think is “cool” about **you**. Jenny, I wouldn't be surprised if **you** wanted to know why.*

Traduction dite équivalente :

David: Tes talents, tes dons, ce que **tu** sais faire, ce qui te rend « cool » aux yeux de tes **copains**. Jenny, ça ne me surprendrait pas que **vous** vouliez savoir pourquoi tout ça m'intéresse.

En décidant de faire une analyse critique de discours, nous devons respecter trois niveaux d'analyse (voir Van Dick), appelés : micro, macro et meso.

Le niveau micro d'analyse nous oblige à regarder le texte et à noter quelques informations communiquées via le choix des mots et des différentes constructions syntaxiques. Nous constatons ici que

1. Exemple : *un* chemisier pour une femme, mais *une* chemise pour un homme.

2. Je ne nomme pas, sciemment le problème car, lors de cette conversation, David n'aborde pas du tout cette question, c'est évidemment un choix délibéré de sa part.

le mot « friends » en anglais est traduit par le mot « amis » en français. « Friends » est au pluriel alors que « amis » est au masculin-pluriel. Nous constatons aussi que le « you » anglais a été traduit par « tu » et « vous » en français.

Le deuxième niveau d'analyse, dit macro nous oblige à nous poser quelques questions visant à approfondir notre compréhension de la situation, en tenant compte de ce que le niveau micro a permis de constater. Comment le texte positionne-t-il les protagonistes, clients et thérapeute ? Comment positionne-t-il les lecteurs et lectrices ? Quelles peuvent être les conséquences sociales de ces positionnements ?

Commençons par regarder le positionnement des protagonistes du texte, des lecteurs et lectrices. Dans l'exemple choisi, nous pouvons constater que la traduction française a favorisé le vouvoiement entre adultes (David et Jenny) et le tutoiement avec la jeune Serena. Les protagonistes de cette conversation ne sont pas situé-e-s au même niveau en fonction de leur âge. (Je tiens à noter qu'après avoir évoqué cette question avec David Epston, il m'a assuré que s'il parlait français, il utiliserait le tutoiement pour tout le monde.)

Continuons avec le positionnement des lecteurs et lectrices de ce texte. En fonction de leur genre, ils et elles pourront s'identifier, potentiellement, aux protagonistes du même sexe : si l'on est mère, peut être serons-nous tentées de nous positionner comme Jenny (que ferai-je à sa place dans cette situation ?), si l'on est mère et thérapeute, peut-être nous positionnerons-nous en tant que David également ? Jusqu'ici, pas de problème car les protagonistes ou lecteurs-lectrices sont nommé-e-s explicitement : Jenny, David, Serena, moi (lectrice). Ce qui pose problème, à mon avis, c'est l'emploi du mot « amis » au masculin-pluriel. Le masculin dit générique, ou plus communément enseigné comme « le masculin l'emporte sur le féminin » crée une situation potentiellement incorrecte. La protagoniste Serena n'aurait-elle que des amis garçons ? Probablement pas. Par conséquent, elle est positionnée automatiquement dans un monde linguistique où le masculin l'emporte, donc domine. Qu'en est-il de ses probables amies filles ? Où sont-elles ? Elles n'apparaissent nulle part. Ce paysage linguistique a fait

disparaître les amies de Serena : il a été décidé qu'elles seraient invisibles. Et si Serena n'avait que des amies filles ? Dans le doute, le masculin l'emporte toujours. Les lecteurs et lectrices sont dans le même cas de figure que Serena, ils et elles sont transporté-e-s dans un champ linguistique masculinisé.

Regardons maintenant quelles peuvent être les conséquences sociales de ces positionnements. Je ne veux pas m'arrêter ici sur les choix de vouvoiements-tutoiements qui pourraient être déconstruits à foison. Je préfère m'interroger sur le choix du masculin dit générique. La conséquence primordiale de ce choix grammatical est la création d'un monde différent de la réalité (qui est mixte) où le masculin est omniprésent dès que les individus ne sont pas nommé-e-s expressément. Si l'on considère, comme le chercheur Guy Deutscher de la Faculté des langues, linguistiques et cultures de l'Université de Manchester que, lorsque notre langue maternelle nous oblige à spécifier certaines informations de façon routinière et constante, elle nous oblige à être attentif-ve à certains détails que d'autres langues n'exigent pas, alors il y a problème. Étant donné que cette pratique du masculin dit générique est exigée de nous, francophones, dès notre plus jeune âge, il est naturel qu'elle instille en nous des habitudes qui dépassent le simple langage mais nous obligent à une certaine orientation dans ce monde (Deutscher 2010). Ce qui m'amène au troisième niveau d'analyse appelé meso.

De nouveau, ce niveau d'analyse nous oblige à réfléchir à certaines questions qui s'écartent de plus en plus du texte original : À qui profite ce positionnement ? Qui ne profite pas de ce positionnement ? Quelles sont les conséquences engendrées par ces choix d'utilisation systématique de notre langue maternelle ?

A priori, « le masculin l'emporte sur le féminin » profite majoritairement au genre masculin. Grâce au masculin générique, il est omniprésent dans notre langue, y compris lorsqu'il n'aurait aucune raison d'y être : Serena pourrait n'avoir que des amies filles, ce qui n'est pas rare chez les pré-adolescentes d'autant plus que les écoles néo-zélandaises ne sont pas toujours mixtes. Ceci étant dit, on peut tout de même se demander si l'omniprésence de ce masculin